

Pierre Choderlos de Laclos
Les Liaisons Dangereuses
ou Lettres recueillies dans une société,
et publiées pour l'instruction de quelques autres (1782)

Dépravation et despotisme¹

Georgette WACHTEL

Les Liaisons Dangereuses sont un roman féministe, aussi paradoxal que cela puisse paraître, étant donné que malgré la prédominance absolue des personnages féminins, aucun n'est vraiment positif, aucun ne peut être considéré comme représentant la pensée de l'auteur, ni la Présidente de Tourvel, si émouvante soit-elle, ni Madame de Rosemonde, malgré sa haute vertu et la noblesse de ses sentiments. Il ne fut pas reçu favorablement par une féministe comme Madame Riccoboni qui en fut indignée et que l'auteur ne put convaincre de ses bonnes intentions à l'égard des femmes ; après un échange de huit lettres qui se termine de la part de la romancière par un refus de poursuivre un dialogue de sourds, elle campe sur ses positions qu'elle avait énoncées dans la lettre III :

C'est en qualité de femme, Monsieur, de Française, de patriote zélée pour l'honneur de ma nation, que j'ai senti mon cœur blessé du caractère de Madame de *Merteuil*.

Ce jugement fait écho à celui de Madame de Rosemonde :

On regrette de vivre encore, quand on apprend de pareilles horreurs ; on rougit d'être femme quand on en voit une capable de semblables excès².

Grimm, dans une lettre datée du mois d'avril 1782 fait état de l'ambiguïté de la réception du roman par les femmes :

Il faut s'étonner encore moins de tout le mal que les femmes se croient obligées d'en dire ; quelque plaisir que leur ait pu faire cette lecture, il n'a pas été exempt de chagrin...

Pourtant l'ouvrage connut un immense succès : à peine un mois après la parution de la première édition, à la fin du mois de mars, il y en eut une seconde ; signe de ce succès, dans la même année il parut plusieurs contrefaçons. C'était un succès de scandale. Marie-Antoinette possédait un exemplaire du roman mais elle n'en fit inscrire sur la reliure ni le titre ni le nom de l'auteur. La société refusait d'y reconnaître ses mœurs et pourtant on tâchait de reconnaître dans les personnages fictifs des personnages réels au point que d'après *Les Mémoires* de Tilly la marquise de Conflans ferma sa porte à Laclos que jusqu'alors elle recevait parce qu'elle croyait avoir servi de modèle pour le personnage de la marquise de Merteuil. Stendhal raconte dans *La Vie de Henri Brulard* (chapitre VI et chapitre XXXIX) avoir connu le modèle de la marquise à Grenoble ; or c'est à Grenoble que Laclos en tant qu'officier fit son plus long séjour. Dans l'édition de « La Pléiade », on peut lire un extrait des *Mémoires* du Comte Alexandre de Tilly *pour servir à l'histoire des mœurs à la fin du XVIII^e siècle* qui rend compte de « la prodigieuse sensation dans le public que fit le roman, de l'enthousiasme qu'il souleva en [lui] et de [son] souhait d'en rencontrer l'auteur », ce qui se fit plus tard en Angleterre. Ce dernier lui aurait donné la clé du personnage de Valmont, un ami de

¹ Première parution dans la *Revue de l'Association des Professeurs de Lettres* n°133 (mars 2010).

². Lettre CXXI adressée à Danceny.

jeunesse, « un homme né spécialement pour les femmes et pour les perfidies dans lesquelles elles sont maîtresses passées » ; quant à Madame de Merteuil, « c'est à Grenoble que je vis l'original dont la mienne n'est qu'une faible copie, la marquise L.T.D.M dont toute la ville racontait des traits dignes des jours des impératrices romaines les plus insatiables. » Il lui aurait donné les clés des personnages de Cécile de Volanges et de Prévan. Seul le personnage de Madame de Tourvel aurait été entièrement inventé et pourtant la rumeur lui donnait un modèle qui aurait existé.

Pour trancher cette éternelle question des clés des personnages, voici ce qu'écrivait dès 1834, dans *Le Bulletin du bibliophile*, Charles Nodier : « Le livre des *Liaisons Dangereuses* a plutôt dix clés qu'une. » Il ne croyait pas dans sa jeunesse avoir traversé de ville importante de nos provinces sans qu'on ne montrât du doigt un des héros du « *Satyricon* de garnison ». Vraisemblablement Laclos, comme la plupart des romanciers, a composé ses personnages en empruntant des traits à divers modèles. Le travail de création romanesque réside précisément dans cette composition et dans le style. L'existence réelle ou supposée des modèles, aujourd'hui, ne nous intéresse que dans la mesure où le roman reflète l'état des mœurs, de la société dans ce XVIII^e siècle finissant et l'on comprend que ce succès de scandale ait inquiété la police, ce dont fait état Moufle d'Angerville :

Le roman des *Liaisons Dangereuses* a produit tant de sensations, par les allusions, qu'on a prétendu y saisir, par la méchanceté avec laquelle chaque lecteur faisait l'application des portraits qui s'y trouvaient à des personnes connues, qu'il en est résulté enfin une clé qui embrasse tant de héros et d'héroïnes de la société, que la police en a arrêté le débit et a fait défendre aux endroits publics où on le lisait de le mettre désormais sur leur catalogue³.

Le roman paraît dans un climat de chasse aux auteurs de libelles infâmant contre le Roi et la Reine, contre leur entourage, les aristocrates en général, une armée de plumitifs réfugiés en Angleterre, protégés par la Constitution anglaise. Sans doute n'avait-on pas oublié l'épisode de *L'Épître à Margot* qui visait la Comtesse du Barry (1773), dont Laclos était soupçonné d'être l'auteur, ce dont il s'est toujours défendu. D'ailleurs, le 29 avril, faisant état « d'un livre à la mode aujourd'hui, c'est-à-dire qui fait la matière des conversations », Moufle d'Angerville rappelait l'accusation qui pesait sur le romancier. Jusque dans les années 80, le pouvoir s'inquiétait peu des conséquences de la sous-littérature des libelles sur l'opinion publique, il n'en est plus de même après, le pouvoir se rend compte qu'elle contribue à la désaffection de l'opinion publique envers la famille royale, il est conscient des ravages politiques que cause le dévoilement de mœurs dépravées réelles ou supposées des grands. « L'air de la calomnie » est à l'ordre du jour (*Le Barbier de Séville* de Beaumarchais date de 1775). L'interdiction de l'œuvre pour immoralité se poursuit au-delà de la chute de la monarchie. Si, pendant la Révolution, elle est un argument qui justifie son œuvre de purification des mœurs, la vente en est proscrite du 31 octobre 1814 jusqu'au 31 juillet 1877. La question de la moralité des *Liaisons Dangereuses* ne cessera d'être débattue. Mais qu'est-ce qui est immoral ? La dépravation ou le tableau de cette dépravation ? Madame de Riccoboni récuse l'argument de l'existence de tels monstres et des horreurs qu'ils commettent : « Vous avez tant de facilité, monsieur, un style si aimable ! Pourquoi ne pas les employer à présenter des caractères qu'on désire imiter ? » C'est une invitation à faire le choix du roman idéaliste ou édifiant, querelle qui opposera au XIX^e siècle George Sand à ses amis romanciers réalistes. Le titre choisi par Laclos répond d'une part à l'accusation d'exagération donc de complaisance à faire le récit d'horreurs et d'autre part affirme l'intention morale de l'auteur : « lettres recueillies dans une Société et publiées pour l'instruction de quelques autres ». De quelle société s'agit-il ? L'indéfini laisse peser un doute mais la mise en exergue d'une citation tirée de la préface de *La Nouvelle Héloïse* sous le titre même, sur la couverture, d'emblée ne laisse aucun doute sur l'actualité de cette société ; « J'ai vu les mœurs de mon temps et j'ai publié ces Lettres » ; Laclos se réclame de Jean-Jacques Rousseau,

³. *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la République des Lettres depuis MDCCLXIII jusqu'à nos jours*, Londres, tome XX, 14 mai.

⁴. Se reporter à l'ouvrage de Robert Darnton traduit de l'américain en 2010, *Le Diable dans un bénitier : l'art de la calomnie en France (1650-1800)*, Gallimard, « NRF Essais ».

il fait œuvre de témoignage et il a donc la volonté d'écrire une œuvre morale ; le culte de la vertu s'empare peu à peu de la société, s'éloigne l'esprit de l'extrême civilisation du XVIII^e siècle qui se montrait indulgent aux écarts de conduite et dont les artistes du siècle suivant gardent la nostalgie. La contradiction entre le sous-titre et la citation se retrouve développée dans l'opposition entre l'avertissement de l'éditeur et la préface du rédacteur. Pourquoi ce double discours ? Est-ce pour désarmer la vigilance de la police par une mise en garde semblable aux précautions des cinéastes, « toute ressemblance avec... » ? En tout cas ce fut une précaution inutile. Le pseudo-éditeur a beau déclarer que ce recueil de lettres est inauthentique, que ce n'est qu'un roman invraisemblable, étant donné que les événements se situent à une époque où « les lumières répandues de toutes parts ont rendu, comme chacun sait, tous les hommes si honnêtes et toutes les femmes si modestes et si réservées », le ton de persiflage est évident et cet avertissement contient une affirmation très rationnelle, dans l'esprit de Montesquieu, dont on peut se demander s'il s'agit d'un potentiel ou d'un irréel du présent : « Les mêmes causes ne manqueraient pas de produire les mêmes effets. » Ces causes ont-elles disparu au XVIII^e siècle ? , c'est la question à laquelle le roman invite à réfléchir. Dans la préface, le rédacteur tient des propos qui démentent ceux de l'éditeur : « Ce recueil contient les lettres de toute une société. » Il déclare avoir fait une œuvre utile, « qui rend un service aux mœurs » en dévoilant les moyens qu'emploient « ceux qui ont de mauvaises mœurs pour corrompre ceux qui en ont de bonnes. » En effet cet ouvrage apporte la preuve et l'exemple de deux vérités importantes : « l'une, que toute femme qui consent à recevoir dans sa société un homme sans mœurs finit par en devenir la victime ; l'autre, que toute mère est au moins imprudente qui souffre qu'un autre qu'elle ait la confiance de sa fille. » Nous reconnaissons là l'erreur commise par Madame de Tourvel et celle commise par Madame de Volanges. Peut-on vraiment considérer que ces deux personnages subissent uniquement les conséquences tragiques de leur imprudence, c'est-à-dire qu'elles sont entièrement responsables de leur malheur ? D'autre part, nous sommes accoutumés à ces préfaces d'auteurs qui défendent la moralité de leurs œuvres, opposant à la séduction que pourrait exercer le spectacle de la passion le châtement qui s'ensuit, mais que penser du sort final des deux libertins, Valmont et la marquise ?

Le châtement :

Peut-on considérer comme un châtement la mort du roué ? Il meurt avec panache, pleuré par l'ami qu'il a trahi (CLXIII), pleuré par Madame de Rosemonde qui lui garde toute son affection, malgré la révélation de toutes ses turpitudes mais surtout pleuré par la Présidente qui avec ses dernières forces adresse une prière à Dieu pour son salut : « Pardonne à Valmont. » (CLXV.) Le courage physique reste la valeur essentielle pour un aristocrate qui ne doit que l'impôt du sang, Don Juan également fait preuve de courage. Un noble est entraîné à affronter les risques de mort violente. Certes, par sa vanité, Valmont a perdu Madame de Tourvel mais il aura obtenu, non seulement qu'elle finisse par se rendre, mais surtout, grâce à elle, lui, un homme blasé à qui « seules les choses bizarres » (CX) plaisaient, a connu un regain de jeunesse inespéré :

Je croyais mon cœur flétri, et ne me trouvant plus que des sens, je me plaignais d'une vieillesse prématurée. Madame de Tourvel m'a rendu les charmantes illusions de la jeunesse. Auprès d'elle, je n'ai pas besoin de jouir pour être heureux⁵.

Malgré sa fureur, sur le point de retourner à Paris sur les injonctions de sa « sensible prude », il ressent « cette ivresse de l'âme dont on parle toujours et qu'on éprouve rarement » (XLIV). Dans la lettre XCVI il fait part à Madame de Merteuil des nouveaux plaisirs délicats que lui fait découvrir Madame de Tourvel :

Moi, jamais je n'avais goûté le plaisir que j'éprouve dans ces lenteurs prétendues...Voilà les

⁵. VI.

délicieuses jouissances que cette femme céleste m'offre chaque jour.

Enfin, dans la lettre CXXV écrite le lendemain de son triomphe, il dit à Madame de Merteuil son bonheur, qui, à son grand étonnement, subsiste :

Je suis encore trop plein de mon bonheur pour pouvoir l'apprécier, mais je m'étonne du charme que j'ai ressenti [...] Quand même la scène d'hier m'aurait, comme je le crois, emporté un peu plus loin que je ne comptais ; quand j'aurais, un moment, partagé le trouble et l'ivresse que je faisais naître, cette illusion serait dissipée à présent et cependant le charme subsiste. J'aurais même, je l'avoue, un plaisir assez doux à m'y livrer, s'il ne me causait quelque inquiétude. Serais-je donc, à mon âge, maîtrisé comme un écolier, par un sentiment involontaire et inconnu ? [...] L'ivresse fut complète et réciproque ; et pour la première fois la mienne survécut au plaisir.

Il avoue s'être laissé aller à jurer à genoux un amour éternel et même avoir pensé ce qu'il disait, miracle de l'amour, même éphémère dans cette société de dissimulation constante. Cette lettre est datée du 29 octobre, Valmont n'a plus que quelques semaines à vivre. N'y a-t-il que duplicité dans la lettre CLV adressée à Danceny, ne peut-on y déceler des accents de sincérité ?

Je regrette Madame de Tourvel ; c'est que je suis au désespoir d'être séparé d'elle ; c'est que je paierais de la moitié de ma vie le bonheur de lui consacrer l'autre. Ah ! croyez-moi, on n'est heureux que par l'amour.

Le terme de « réciproque » mérite un commentaire car c'est justement cette réciprocité qui est absente des scènes dignes d'un vaudeville, l'aventure avec la vicomtesse (lettre LXXI) ou la mauvaise farce de Prévan qui se termine en orgie (lettre CXXIX). Cet idéal est si rare, surtout dans la durée, que *Le Sopha* ne le rencontre qu'une fois, au cours de ses nombreuses pérégrinations, chez les amants Zulma et Phénime :

Ils avaient même joint à toutes les délicatesses, à toute la vivacité de la passion la plus ardente, la confiance et l'égalité de l'amitié la plus tendre⁶.

On est loin de la « feinte amitié », de « l'apparente confiance » que Madame de Merteuil use avec une tactique théâtrale. Il ne tenait qu'à Valmont de ne pas sacrifier son bonheur inespéré à sa vanité provoquée par la jalousie de sa complice.

Dans le genre du roman par lettres, l'auteur ne s'exprime ni directement ni par un destinataire, la conclusion à tirer du récit est ouverte, elle découle des événements et du jugement du lecteur. Peut-être Laclos a-t-il pensé infliger un châtement mérité à son libertin en le faisant périr dans un combat singulier provoqué par l'ami qu'il a trahi ; pourtant il reste que le véritable châtement lui a été infligé par lui-même, par sa vanité. Après avoir perdu Madame de Tourvel, quel plaisir pouvait-il espérer de la vie ?

Considérons maintenant le sort de Madame de Merteuil. Elle est frappée par la petite vérole qui la laisse complètement défigurée, hideuse, malheur qui la prive désormais irrémédiablement des plaisirs de l'amour et un malheur ne venant jamais seul, elle perd aussi son procès et se trouve donc ruinée, ce qui l'éloigne de toute la société aristocratique qui exige de la richesse, des terres, des serviteurs pour mener grand train de vie. Mais elle n'a pas perdu la tête, elle s'est enfuie, sans doute à l'étranger, en emportant diamants, argenterie, bijoux qui appartenaient à la succession de son mari et en laissant d'énormes dettes. Il est difficile de considérer la petite vérole comme un châtement de la Providence alors que se pratique déjà la vaccination (voir *Les Lettres Philosophiques*) ; et malheureusement la maladie frappe aussi des gens vertueux, des innocents et n'a même pas d'égard pour les têtes couronnées, il est vrai peu vertueuses. Désormais, la noirceur de son âme transparaît sur son visage. Notre sensibilité à l'égard des ravages physiques que cause une maladie rend difficilement supportables les réactions que sa laideur provoque, nous ne pouvons que la concevoir comme une métaphore. Quant au procès qu'elle a perdu, peut-être la révélation de ses forfaits a-t-

⁶. *Le Sopha*, chapitre VIII.

elle pesé sur le jugement, comme le laisse entendre Madame de Volanges mais il arrive à des gens honnêtes de perdre des procès, Alceste a bien perdu le sien. Il y a aussi pour elle une justice immanente, comme pour Valmont, elle est punie par l'imprudence d'avoir entrepris une correspondance accusatrice avec lui contre tous ses principes et, poussée par la jalousie, de lui avoir déclaré la guerre, c'est la divulgation de ses lettres qui permet la réhabilitation de Prévan reçu triomphalement à La Comédie Italienne tandis qu'elle-même subit une terrible humiliation de la part du public qui naguère encore la courtisait, une humiliation qui n'abat pas sa fierté ; il y a quelque chose de cornélien dans sa constance orgueilleuse : elle reste elle-même et force l'admiration face à la médiocrité sans vertu qui se déchaîne contre elle. D'ailleurs la réhabilitation de Prévan, qui avait subi le châtement toujours plaisant de l'arroseur arrosé, est-elle si juste et si morale ? L'idée d'une justice providentielle émane de Madame de Volanges : « Je vois bien dans tout cela les méchants punis. » Mais elle ajoute : « Je n'y trouve nulle consolation pour leurs malheureuses victimes. » (CLXXXIII) C'est un terrible constat de la disproportion entre le châtement infligé aux coupables et celui de leurs victimes, à supposer qu'il y ait vraiment châtement. C'est Madame de Rosemonde qui tire une leçon de ces événements dans la lettre qu'elle adresse au chevalier Danceny : « Si on était éclairé sur son véritable bonheur, on ne le chercherait jamais hors des bornes prescrites par les Lois et la Religion. » C'est la sagesse d'une vieille dame fort respectable, indulgente et sensible, mais c'est la morale du Grand Siècle, celle de Madame de Chartres, de la Princesse de Clèves. Nous ne savons rien de son passé mais sa perspicacité, la bienveillance dont elle fait preuve à l'égard de Madame de Tourvel, évoquant une longue expérience, laissent supposer vraisemblablement qu'elle a connu les souffrances de la passion :

Je ne croyais guère être jamais dans le cas de revenir sur des souvenirs si éloignés de moi et si étrangers à mon âge⁷.

« Ce véritable bonheur » ne dépend pas de la volonté puisque Madame de Rosemonde reconnaît qu'elle ne peut apporter aucun secours à sa jeune amie, elle ne peut que lui offrir son amitié, soutien et consolation en espérant que la Providence lui viendra en aide. Il est peu probable que cette conception janséniste du bonheur puisse être celle de Laclos.

Si même la solution choisie par l'auteur pour empêcher le vice de triompher paraît peu convaincante, cela ne justifie pas l'accusation d'immoralité du roman à moins de confondre immoralité des mœurs représentées et immoralité de l'œuvre qui les représente. Contrairement aux libelles, il n'y a jamais d'obscénités dans les scènes osées. Le plaisir que donne la lecture de la lettre écrite sur le dos d'Émilie (XLVIII), c'est le plaisir du double sens des mots, de leur ambiguïté qui ne peuvent être saisis par la destinataire qui, ignorant la situation, en fait une tout autre lecture. La source du plaisir n'est pas dans la complicité avec le libertin mais au contraire dans la distanciation avec la scène scabreuse par la finesse spirituelle du langage, c'est un cas limite illustrant la différence entre un texte pornographique et un texte licencieux qui s'adresse à l'intelligence, ce qui n'empêche pas la lucidité sur le traitement révoltant infligé, à son insu, à la naïve Présidente. Il en est de même pour « le catéchisme de débauche » enseigné par Valmont à sa pupille (CX). La qualité de ce style allusif a été très bien défini par Paul Bourget que l'on ne peut accuser de complaisance. À son avis, seuls des lecteurs simples pensent que comprendre le mal à ce degré, c'est presque en devenir complice.

L'audace matérielle ne dépasse pas, sauf en quelques lignes — encore sont-elles presque inintelligibles à qui n'est pas averti — ce qu'il est permis de montrer du moment que l'on étudie les passions de l'amour⁸.

Pourtant la réputation sulfureuse du roman persiste longtemps au point que l'on peut considérer comme un signe de changement des mentalités et de l'évolution des mœurs son inscription au

⁷. CIII.

⁸. *Sensations d'Italie* (1891).

programme de terminale ; impensable, jusqu'à la loi Veil, d'évoquer des pratiques abortives avec la complicité du médecin de famille, à l'insu des parents, devant un public de jeunes filles ! Comme nous l'avons dit, le pouvoir, à partir des années 80, s'inquiète de l'état de l'opinion publique. De plus en plus dépravation et despotisme sont associés dans les esprits et la qualité d'une œuvre comme *Les Liaisons Dangereuses*, par l'agencement subtil des lettres, l'effacement apparent de l'auteur, la diversité des personnages, l'élégance d'un style brillant, le plaisir de lecture qu'elle offre contribuait à discréditer la monarchie et la noblesse auprès d'un public autre que celui des libelles grossiers. Un personnage qui n'était pas fictif et avait joué un rôle très important sous la Régence et le règne de Louis XV, était connu pour son autoritarisme despotique et ses frasques de « roué » qui avaient défrayé la chronique, il s'agit du duc de Richelieu, petit-neveu du Cardinal, l'un des libertins les plus notoires dont les aventures firent l'objet d'un récit, *Vie Privée* (1791), qui obtint un grand succès parce que cette biographie apportait la preuve de la corruption des aristocrates, balayés par la Révolution. Laclos, par le commentaire qu'il en fit publier le 8 février 1791, la considérant comme authentique et exacte, reconnaissait la portée politique de son roman : « Cet ouvrage historique a tout l'intérêt des romans les plus célèbres et surpasse en invraisemblance tous ceux qu'on a tant accusés d'exagération des mauvaises mœurs de la bonne compagnie. On se convaincra, par sa lecture, que les fictions atroces ou scandaleuses, à l'aide desquelles les romanciers dévoilaient et combattaient les caractères infâmes qu'ils mettaient en scène, étaient encore au-dessus de la réalité... On y reconnaîtra enfin que la révolution n'était pas moins nécessaire pour le rétablissement des mœurs que pour celui de la liberté. » Ainsi, le couple vertu / liberté s'oppose à celui de dépravation / despotisme.

Une société injuste et cruelle avec les faibles :

Aucune lettre n'exprime une quelconque réprobation contre un ordre social injuste. Les scripteurs sont des aristocrates, des privilégiés, qu'il s'agisse de Valmont ou de Madame de Tourvel si compatissante, si charitable soit-elle.

Le génie de Laclos est d'avoir mis en scène la misère et le désespoir d'une famille ruinée par les impôts et dont les meubles doivent être saisis et d'avoir inventé comme premier stratagème de Valmont une saynète de comédie larmoyante qui pourrait s'intituler *La Charité* ou *Le Diable dans un bénitier*. Il s'agit bien d'un spectacle : « j'examinais ce spectacle » (XXI). C'est donc de la bouche même d'un privilégié, exempté d'impôts, oisif, dont la vie se déroule dans divers châteaux, salons parisiens, opéra ou théâtres et dont la seule activité consiste en conquêtes amoureuses ou la chasse, que nous apprenons la misère des villages de France. Il a chargé son confident de lui trouver un spécimen de malheureux, « quelque malheureux qui eût besoin de secours. Cette commission n'était pas difficile à remplir », c'est Valmont qui écrit : « Je paie cinquante-six livres (au collecteur, la terreur des villages) pour lesquels on réduisait cinq personnes à la paille et au désespoir. » Il s'agit de la taille, impôt honni par l'opinion publique et nul doute qu'à la lecture de cette lettre ne revienne, de façon subliminale, dans les mémoires, le bras de fer qui opposa au Roi les parlements et le Président de la Cour des Aides de Paris, Malesherbes, auteur des fameuses *Remontrances*, et qui se termina par la dissolution des parlements. Un nom de grand libertin est associé à cette affaire, celui du duc de Richelieu qui intrigua avec le parti de la comtesse du Barry pour faire tomber le ministre Choiseul, remplacé par Maupeou. Quant à la taille, son impopularité est résumée dans la fameuse formule caractérisant la fin de l'Ancien Régime, « le tiers-état taillable et corvéable à merci ». De nombreuses chansons circulent sur la misère des laboureurs représentant alors 80 % de la population française. On ne peut donc considérer comme indifférent le choix de ce type de misère par l'auteur, constatée avec une parfaite insensibilité par le noble. Et pourtant cette

⁹. Pour le duc de Richelieu, se reporter à l'entrée 85 du manuel *Littérature du XVII^e et du XVIII^e siècle*, éditions Magnard.

scène est comique parce qu'il s'agit d'une parodie de comédie dont le principal acteur est Valmont qui se joue de Madame de Tourvel, devant elle, par personne interposée, l'espion qu'elle a dépêché pour suivre toutes ses démarches : « Je ne ressemblais pas mal au Héros d'un drame dans la scène du dénouement. »

Aussi odieuse que soit la scène, on ne peut s'empêcher de sourire, car il y a toujours plaisir à voir le trompeur trompé et il faut bien admettre qu'aussi vertueuse que soit la Présidente elle use, avec mauvaise foi, d'un procédé scandaleux dont elle ne se vante pas et qu'elle maquille en hasard : « Heureusement, [...] un de mes gens devait aller du même côté que lui. » Elle reconnaît cependant que sa curiosité est répréhensible (XXII). Le plaisir de lecture naît également de la confrontation du récit de l'événement par Valmont à la Marquise et de la réception par Madame de Tourvel du récit qu'en a fait le témoin. Cette dernière présume trop de ses forces et se montre bien imprudente en accordant une confiance absolue à la Providence divine :

Quoi ! Les méchants partageraient-ils avec les bons le plaisir sacré de la bienfaisance ? Dieu permettrait-il qu'une famille vertueuse reçût de la main d'un scélérat, des secours dont elle rendrait grâce à la divine Providence ?

C'est, hélas ! exactement ce qui s'est passé grâce à sa curiosité découverte par l'intéressé.

L'épisode de la bienfaisance désacralise la charité, une des trois vertus théologiques. En effet, elle repose sur l'amour de son prochain et le sentiment de la fraternité entre les hommes quelle que soit leur condition ; or Valmont n'éprouve aucune compassion, ne manifeste aucun intérêt particulier pour cette famille, il éprouve même de la répulsion pour le spectacle du désespoir, « l'empreinte farouche du désespoir (qui rendait la figure du chef de famille) vraiment hideuse », tandis qu'il est esthétiquement sensible à la transfiguration qu'opèrent les larmes de reconnaissance qui embellissent son visage. Il éprouve une émotion sacrilège, délicieuse, un plaisir inconnu de lui qui lui fait monter les larmes aux yeux devant les manifestations de reconnaissance des bénéficiaires de sa générosité, se confondant en gratitude, tombant à genoux devant « une image de Dieu ». S'il redouble de générosité, ce n'est nullement par amour de son prochain mais pour « payer le plaisir » qu'ils viennent de lui faire. En émule de La Rochefoucauld, il démythifie la charité en faisant de la bienfaisance un plaisir d'amour-propre :

J'ai été étonné du plaisir qu'on éprouve en faisant le bien ; et je serais tenté de croire que ce que nous appelons les gens vertueux, n'ont pas le mérite qu'on se plaît à nous le dire.

On comprend l'étonnement de cette famille devant ces dons faciles et l'on peut s'interroger sur les pensées qui traversent l'esprit de ces malheureux.

Cette scène lue au premier degré est très immorale et sent le soufre (peut-être plus que la scène 2 de l'acte III de *Dom Juan*), au deuxième degré, elle rappelle l'injustice d'un régime dur avec ceux qui produisent les richesses, l'inconscience des aristocrates, fussent-ils vertueux comme Madame de Tourvel, et condamne la charité comme seul remède à la misère, pire elle peut être instrumentalisée à des fins diaboliques. La solution qui s'impose, c'est un changement de régime. Cette conclusion n'est pas exprimée mais elle peut être induite.

C'est la seule scène qui se déroule en dehors du monde aristocratique mais elle se situe au début du roman et contraste avec le genre de vie que l'on voit mener par les grands de ce monde.

Le despotisme masculin :

Il est une autre forme de despotisme dont les femmes sont les victimes. Que Prévan se conduise comme un goujat extrême avec obscénité envers les trois Inséparables, la divulgation de cette aventure renforce sa réputation de concurrent de Valmont auprès des femmes tandis que les victimes sont contraintes de fuir le monde car la valeur suprême de cette société dépravée, c'est la

réputation de vertu, uniquement pour les femmes, seul compte le paraître. Pour les femmes honnêtes, la vertu consiste à faire coïncider l'être et le paraître, à respecter les liens du mariage, malgré les surprises de l'amour, dont personne n'est à l'abri ; c'est la morale enseignée par Madame de Chartres, c'est encore celle de Madame Roland.

Le féminisme au XVIII^e siècle mériterait une étude particulière autour de trois questions : celle du mariage dont dépend le bonheur de l'humanité tout entière, celle de l'éducation qui doit être donnée aux filles, et pour donner une réponse pertinente à cette dernière question encore faut-il s'interroger sur leur nature¹⁰.

On peut considérer le théâtre de Molière comme une protestation contre les mariages forcés mais la question se pose autrement au XVIII^e siècle par le biais des utopies. Dès 1703, Lahontan imagine un dialogue entre un Indien du Canada et lui-même où un chapitre se concentre sur l'institution du mariage ; c'est l'occasion de présenter un miroir inversé de la civilisation à l'avantage de celle du « bon sauvage » où les filles choisissent elles-mêmes leur époux, même contre le gré de leurs parents, où les droits de la nature, c'est-à-dire le plaisir des sens, sont reconnus, même en dehors du mariage, la liberté sexuelle nullement stigmatisée et par conséquent le droit de se séparer contrairement à l'interdiction du divorce en pays catholique. Diderot connaissait certainement les *Dialogues de M. le baron de Lahontan et d'un sauvage d'Amérique*, on reconnaît la thématique du *Supplément au voyage de Bougainville* (1772) tableau d'une société idéale où règne la liberté pour tous, où l'homme n'est pas le propriétaire d'une femme. La critique de la condition féminine dans nos sociétés est inséparable de celle de la religion et de son influence néfaste. L'opposition entre nature et religion est clairement exprimée par d'Holbach dans *Système de la nature* (1770) : « La morale religieuse perdrait infiniment à être mise en parallèle avec la morale de la nature qu'elle contredit à chaque instant. » Plus grave encore, « souvent elle lui (l'époux) fait regarder le lien conjugal comme un état de souillure et d'imperfection. »

La femme propriété du mari :

La tragédie de Cécile de Volanges et celle de Madame de Tourvel est le résultat du statut de la femme.

Cécile n'a que quinze ans lorsque sa mère décide de la marier avec le comte de Gercourt ; non seulement elle ne l'a jamais vu mais à aucun moment elle n'est informée de ce projet. Elle suppose avoir été sortie du couvent pour se marier. Tout juste à l'âge nubile, elle va passer de l'autorité parentale à celle d'un inconnu.

Le moment qui la délivrera du despotisme de ses parents est arrivé ; son imagination s'ouvre à un avenir plein de chimères ; son cœur nage dans une joie secrète [...] Le temps accroîtra sans cesse la tyrannie sous laquelle [elle va] passer¹¹.

C'est Madame de Merteuil qui la met au courant de son mariage et lui fait un portrait de son futur époux peu attrayant mais qui a des qualités dont est dépourvu le jeune Danceny, noble mais sans richesse ni espoir de carrière (lettre XXXIX). Madame de Volanges ne s'inquiète nullement de la différence d'âge, seuls comptent les critères sociaux, sans égard pour les sentiments de sa fille. Madame de Merteuil lui a dressé un sombre tableau du mariage dont elle ne retient que l'obligation d'aimer monsieur de Gercourt et de ne plus aimer Danceny : « Elle ne m'a presque entretenue toute la soirée que des devoirs des femmes envers leurs maris. » Elle n'a sans doute pas compris, dans

¹⁰. Pour ce sujet, nous renvoyons au manuel de littérature *XVII^e, XVIII^e siècles* des éditions Magnard, particulièrement aux entrées 172a et 172b dont les pages sont consacrées aux revendications féministes pendant la Révolution, à l'entrée 164 où on trouve des échantillons de Cahiers de doléances (1789) ainsi qu'aux *Analyses et réflexions sur Condorcet*, ouvrage collectif, Ellipses, 1989.

¹¹. Diderot, *Sur Les Femmes* (1772).

son innocence, la polysémie du mot « aimer », devoir de « soumission à un maître » dont Diderot évoque la répugnance insurmontable qu'éprouvent certaines femmes. Mais les temps ont changé depuis la Régence et la marquise saura la convertir aux avantages du mariage qui pourra lui laisser la liberté de voir et d'aimer Danceny. En attendant on peut parler d'un véritable enfermement pour l'empêcher de rencontrer le jeune homme avec privation de papier pour écrire. Elle est dans un système carcéral doré, sans autre compagnie que sa mère, une vieille dame de quatre-vingt-quatre ans, une dévote et son corrupteur qui au moins a le mérite d'être plaisant, qui la fait rire alors qu'elle déclare à plusieurs reprises s'ennuyer et qu'elle pleure si souvent.

Pour Madame de Tourvel, la situation est différente. Elle a vingt-deux ans, elle est mariée depuis deux ans, c'est-à-dire depuis peu de temps. Elle est satisfaite du mariage arrangé par Madame de Volanges qu'elle aime comme une seconde mère, puisque, orpheline, elle a été élevée dans un couvent où elle se réfugie, après la trahison de Valmont, comme on recherche le sein maternel dans la détresse. L'auteur fait preuve d'une ironie subtile qui ne peut échapper au lecteur lorsque Madame de Tourvel fait confiance à « la prudence » de Madame de Volanges dans le choix d'un époux pour sa fille, car les lettres précédentes nous ont déjà informés de la personnalité de cet homme en même temps que nous pouvons éprouver une certaine inquiétude sur les critères qui ont guidé le choix d'un mari pour sa protégée ; certes, le Président est un beau parti, il a des fonctions très importantes qui le retiennent à Dijon, ce qui laisse supposer qu'il n'est plus très jeune. Il est sans doute sérieux, le seul homme à avoir une activité en dehors de Gercourt en garnison en Corse. Cependant, il est absent tout au long du roman. Il n'y avait pas de TGV mais on comprend mal une si longue absence ; quant aux lettres que les époux s'échangent, Valmont a réussi à en lire deux, « mélange indigeste de procès et tirades d'amour conjugal », qui ne sont pas de nature à susciter de la jalousie, elles le laissent dépité de ne pas trouver un « mot » à son sujet, signe d'une parfaite quiétude du mari (lettre XLIV). Madame de Tourvel repousse le Vicomte par amour et respect de soi-même mais surtout par crainte des troubles de la passion, préférant des jours sereins et sans remords à des plaisirs plus vifs ; n'est-ce pas un aveu que son bonheur réside dans les limites de la raison ? C'est la sagesse de Madame de Rosemonde, celle de la Princesse de Clèves. Cette sagesse se révèle impuissante devant le déferlement de la passion et la pauvre femme est bien seule. Un mystère : pourquoi le mari ne se manifeste-t-il pas, car il a dû donner son autorisation pour que le couvent puisse la recevoir ? Dans son délire, elle lui lance un appel déchirant : « Que fais-tu loin de moi ? », le seul reproche qu'elle adresse

Dans ces deux tragédies, la religion est l'alliée de la tyrannie. L'une et l'autre héroïnes ont été éduquées au couvent, loin de toute compagnie masculine, sauf celle du confesseur ; dans une morale artificielle qui enseigne le mépris du corps, elles n'ont reçu aucune éducation sexuelle. Il nous paraît invraisemblable que Cécile ne se soit pas rendu compte qu'elle était enceinte. « Elle est livrée sans défense » à deux pervers par l'autorité maternelle aveuglée par sa volonté de l'éloigner de Danceny, le premier jeune homme qu'elle a rencontré et qu'elle aime. Dans cette société dévergondée, le couvent qui maintient dans l'ignorance de la vie apparaît comme la garantie de la virginité dont l'obsession s'explique par le fait que le corps de la femme ne lui appartient pas, il est destiné à devenir le bien du mari, il faut le conserver intact.

Seul Danceny, bien que n'éprouvant plus d'amour pour Cécile, trouve des excuses à sa trahison :

Quelle jeune personne, sortant de même du couvent, sans expérience et presque sans idées, et ne portant dans le monde, comme il arrive presque toujours alors, qu'une égale ignorance du bien et du mal ; quelle jeune personne, dis-je, aurait pu résister à de si coupables artifices¹² ?

Il ne lui vient pas à l'idée que lui-même l'a plus gravement trahie parce qu'il était libre, qu'il n'était tenu par aucun chantage et qu'il a même confondu plaisirs et amour alors que Cécile a toujours été lucide, elle n'a pas confondu le plaisir qu'elle éprouve avec Valmont et l'amour qu'elle ressent pour

¹². Lettre CLXXIV.

lui, elle l'écrit clairement à Madame de Merteuil. La bonne Madame de Rosemonde n'a pas le moindre mot de compassion pour elle. La lettre XCVII adressée par la jeune fille à Madame de Merteuil raconte un viol, sans équivoque et pourtant elle dit aussi la surprise des sens à laquelle elle ne sait pas donner un nom et le consentement qui s'ensuit. C'est dérangeant mais peut-être qu'une confrontation avec certains faits divers éclaire sa psychologie : Valmont est le seul homme au château, elle est en complicité avec lui, il y a une familiarité entre eux, elle est piégée par le chantage qu'il exerce sur elle et a-t-elle été entraînée à résister ? Aujourd'hui, Valmont serait condamné pour détournement de mineure et une aide psychologique serait apportée à sa victime au lieu du silence dans l'enfermement d'un couvent.

Le cas de Madame de Tourvel est différent. Elle a fini par succomber au harcèlement de Valmont. Son mariage arrangé a certainement satisfait son besoin de tendresse et l'éloignement de son époux l'a fragilisée. L'éducation religieuse qui a fait d'elle une dévote, une prude très pure aux sentiments profonds ne lui permet pas de considérer son adultère seulement comme un péché à expier. Il lui est impossible de survivre à la découverte d'une part d'elle-même qui lui était inconnue, sa sensualité, à son vœu de se consacrer tout entière au bonheur d'une créature de Dieu (Lettre CXXV), au point de l'idolâtrer (CXXXII) si bien qu'elle appelle sur elle les tourments de l'Enfer.

Si Madame de Tourvel n'a pas eu de parents, une mère, pour la soutenir, Cécile a une mère imprudente et maladroite, victime de préjugés. Madame de Volanges serait prête à revenir sur le projet de mariage avec Gercourt pour rendre sa vie heureuse mais elle n'a aucune confiance en elle et se repose entièrement sur Madame de Merteuil pour la direction de sa fille. Serait-ce une faiblesse de jeunesse qui expliquerait l'ascendant qu'exerce sur elle cette femme réputée pour sa vertu ? Alors qu'elle exprime tout son scepticisme à l'égard d'une conversion de Valmont, elle se plie à l'usage de la société, elle le reçoit :

Il est reçu partout [...] On ne l'estime pas, on le flatte. Telle est son existence au milieu d'un monde qui, plus prudent que courageux, aime mieux le ménager que le combattre¹³.

Malgré la mise en garde qu'elle adresse à Madame de Tourvel, elle commet l'imprudence, en véritable Gribouille, de mettre sa fille au contact de ce prédateur.

Ces trois exemples peuvent-ils faire espérer qu'une autre éducation ait un effet bénéfique ? Hélas ! Non. L'originalité de Laclos, c'est d'avoir créé un personnage d'une intelligence et d'une force de caractère qui en font un être hors du commun, Madame de Merteuil. Elle a eu la chance de ne pas avoir été envoyée par sa mère au couvent, mariée, elle aussi, à quinze ans. La comparaison avec Cécile s'impose : elle ne s'ennuie pas, elle se cultive, observe. Nombreuses sont les références littéraires, les citations dont elle émaille ses lettres. Consciente de la servitude à laquelle sont vouées les femmes, elle a décidé d'inverser la situation, de faire « de ces hommes si redoutables le jouet de [ses] caprices ou de ses fantaisies », d'en faire ses esclaves, avec un machiavélisme qui lui permet de garder sa réputation intacte, condition indispensable du succès dans cette société hypocrite et impitoyable. Elle se dévoile dans la lettre LXXXI. Elle prétend être née pour venger son sexe et maîtriser celui des hommes. En fait, elle a une volonté de puissance, redoutable aussi pour les autres femmes qu'elle méprise, et elle se montre cruelle dans la réalisation de ses projets, impitoyable avec Cécile trop naturelle à son goût, trop simple, avec Madame de Volanges, amie et cousine. Le sort des autres femmes ne l'intéresse pas, l'intérêt général est le dernier de ses soucis, seul compte son plaisir qu'elle dissocie de l'amour au point de perdre Valmont qu'elle aime. C'est une idéologue à principes jusqu'à l'autodestruction, aussi rigoureuse que pourrait l'être un politique.

La création d'un tel personnage montre qu'une femme peut être même supérieure aux hommes quand elle parvient à surmonter tant d'obstacles par une puissance de calcul et de dissimulation que

¹³. Lettre XXXII.

plus d'un homme politique envierait. Mais faut-il en déduire qu'il vaut mieux apprendre la soumission à un être aussi dangereux et limiter ses connaissances ?

La réponse de Laclos n'est pas dans le roman mais dans le *Discours sur la question proposée par l'Académie de Chalons-sur-Marne : Quels seraient les meilleurs moyens de perfectionner l'éducation des femmes ?* (1^{er} mars 1783.) Sa réponse est radicale et nullement rousseauiste, du moins pour la solution apportée au problème. Dans les conditions de son époque, il considère que, si, malgré les lois et les mœurs, quelques femmes parvenaient à se procurer une meilleure éducation, ce serait un malheur de plus pour elles et pour les hommes. En effet, le passage de l'état naturel à la société a été une défaite pour la femme qui, de compagne de l'homme est devenue son esclave. Par suite d'une longue habitude de l'esclavage, elle préfère les vices avilissants mais commodes aux vertus d'un être libre. Seule une grande révolution pourra sortir les femmes de l'esclavage et cela dépend de leur courage et non de la volonté des hommes qui sont les auteurs de leurs maux. Madame de Merteuil illustre le type de femme qui a acquis par elle-même une grande éducation, qui a étendu ses facultés en les repliant sur l'individu « au lieu de les diriger vers l'utilité sociale. »